

En marge d'un voyage à bicyclette
Des Landes à Menton
par **André BACH**

CYCLO
MAGAZINE
REVUE BI-MENSUELLE
DU CYCLOTOURISME

Dans un récent numéro de "Cycle-Magazine", M. Lucien Claret, notre aimable rédacteur en chef voulait bien consacrer quelques lignes élogieuses au voyage à bicyclette que je viens d'effectuer dans le Midi de la France. Il exprimait, en outre, l'espoir de retrouver ma signature dans les colonnes de la revue. Je le remercie de ce souhait flatteur et, sans fausse modestie, je m'exécute, à l'occasion de cette randonnée.

Mais je me garderai bien d'en faire un récit par crainte de verser dans la monotonie et dans des détails qui, au fond, n'intéressent que moi.

Restons donc dans des à-côtés et dans des considérations en marge de ce déplacement dont je ne dirai que l'essentiel.

Ce voyage, je l'ai entrepris parce que la route a sur moi une attraction irrésistible, et parce que je disposais de quelques jours, deux circonstances qui me firent répondre avec joie mais avec quelque retard, à un appel de mon excellent et vieil ami le Docteur Ruffier, m'invitant à l'aller visiter en son logis de Cannes, logis dont il m'écrivait "qu'il y a des centaines de kilomètres autour de la maison".

Je dirai plus loin, quelle dette de reconnaissance j'ai envers le Docteur Ruffier.

Je partis donc un beau jour, de Pau pour Cannes, mais en tournant tout d'abord le dos à mon but, parce que j'avais une course à faire à Saint-Vincent-de-Tyrosse, dans les Landes - zone occupée - tout près de l'Océan.

Ma course faite, je franchissais la ligne de démarcation à Orthez et, une semaine après, je me trouvais devant une autre ligne de démarcation à Menton.

Mon voyage aurait donc été une "diagonale" entre les deux lignes de démarcation – diagonale sœur de la fameuse Hendaye-Menton - si je ne l'avais effectuée "à ma main", c'est bien le cas de le dire, et sans aucun souci d'établir ou de battre un record.

Ma forme étant excellente, certaines étapes ont frisé les 200 kilomètres et des demi-étapes n'atteignaient pas la centaine, ceci au hasard des amis à visiter et des affaires à régler.

Fait unique dans mes expériences cyclistes, j'ai eu le vent dans le dos de Pau à Arles, c'est-à-dire pendant 500 kilomètres, mais après Arles, dans la Crau l'affaire changea de tournure avec le mistral trois-quarts avant.

Je n'ai rien enregistré que deux crevaisons dont l'une après Toulouse fut réparée par l'ami Janot, qui se trouvait fort à propos à mes côtés car, pour moi, avec un seul bras, une crevaison est un gros avatar et, à l'occasion, je dois marcher des kilomètres et des kilomètres en tenant mon vélo par la bride pour atteindre le réparateur.

En réparant, avec sa minutie d'horloger, le bon Janot me faisait observer que si l'on crève davantage maintenant, c'est que les autos ne ramassent plus les clous. On ne peut pas tout avoir !

Ayant emporté quelque ravitaillement de Pau, je n'ai pas souffert des restrictions alimentaires, bien que les menus des hôtels fussent d'une simplicité spartiate. Mais, avec les vêtements de rechange, mon vélo pesait dans les vingt kilos. C'est qu'on ne peut même plus remplacer un pantalon déchiré dans une chute et, dame, il y a l'article 330 du code pénal pour celui qui cyclerait sans culotte !

Au jour dit, j'arrivai donc à Cannes et j'y trouvais le Docteur Ruffier qui fourbissait son tandem en prévision de ma visite. Il m'avisa que le lendemain nous partirions de bonne heure, pour une longue ballade. Hélas ! Le ciel d'azur se mit en grève et une pluie torrentielle nous fit rebrousser chemin. Nous sommes pourtant deux coriaces.

L'après-midi, sous un ciel de Normandie, nous fîmes une centaine de bornes dans la région de Gattières, Vence et Grasse et je fis connaissance avec les montées abruptes de cette région, tout en renouant connaissance avec le tandem. Pendant une vingtaine de kilomètres, je tournais "carré", comme de juste, mais, après, la cadence vint et je pus synchroniser mon action avec celle du Docteur.

Je veux redire mon admiration devant le magnifique exemple de ce dernier. A l'âge ou les trois quarts de ses contemporains souffrent de multiples infirmités, s'ils ne sont pas déjà morts, et ne retrouvent un peu de vigueur que devant un bon repas ou une partie de belote, bien encadrée d'apéritifs, voici un homme de soixante six ans, en pleine santé, en pleine vigueur et capable de régler au train, en côte ou au sprint, un nombre considérable de jeunes.

Je me vois encore derrière lui, sur le tandem, dans les rudes rampes du col de Ferrié, contemplant sa forte encolure, devinant ses reins puissants, tandis que je poussais de toute ma vigueur pour être à la hauteur de mon chef de file !

C'est avec regret que je quittais Cannes pour repartir sur Marseille, par l'Esterel et la corniche Varoise.

Et maintenant, revenons plus de vingt ans en arrière, fin 1918, très exactement.

Après vingt-huit mois de front dans un régiment de zouaves et cinq blessures, dont la dernière m'avait fait perdre un bras, j'étais alors rentré depuis plusieurs mois dans mes foyers. Je m'étais marié et, tout de même fatigué par cette campagne, je m'étais laissé dorloter par mon épouse, mon ventre s'était arrondi en conséquence de bons petits repas réguliers et d'exercices physiques plutôt timides.

J'avais bien repris le vélo, car, avant 1914, je faisais déjà beaucoup de randonnées (Audax 300 km en 1913) mais, en haut des côtes, il me semblait que mon cœur faisait trop "toc, toc".

Je m'en fus donc trouver l'Esculape du quartier qui, comme beaucoup de ses confrères, trouva quelque chose selon la formule "si ça ne fait pas de bien, ça ne fait toujours pas de mal", et me déclara : - Attention au cœur, mon ami. Il vous faut du repos. Exercice modéré. Qui veut voyager loin ménage sa monture. " In medio stat virtus ", et Baume de Fioravanti !

Et autres fariboles de même farine.

J'étais fort ennuyé, car, tout de même, la tarentule du sport me taquinait toujours, lorsque je lus un jour, dans "l'Auto", que le Docteur Ruffier, que je connaissais de réputation, était démobilisé et reprenait ses consultations et ses cours de culture physique.

Je ne fis qu'un bond jusqu'à la rue de la Victoire et, après examen et communication du verdict de son confrère, il me dit : " Au contraire. Il faut "en mettre un bon coup", faire de la culture physique et du sport, et vous verrez que tout va rentrer dans l'ordre".

Incontinent, je fis ma première séance. Au bout de trois semaines, mes muscles recommençaient à saillir, tandis que mon ventre rentrait dans le rang et que le cœur battait avec régularité.

Et je refaisais du vélo de plus belle, de la natation, et aussi de la course à pied puisqu'il y a encore quelques années, je courais les compétitions de cross-country pour vétérans dans la région parisienne.

On voit quelle dette de reconnaissance j'ai envers le Docteur Ruffier et avec quel plaisir je le lui manifeste dans ces colonnes.

Avec un bras, donc, j'ai beaucoup couru les routes depuis 1919.

Depuis 1922, année ou je commençais à tenir des carnets de route, à ce jour, mon livre de bord comporte plus de 90.000 kilomètres dans toutes les régions de la France, de sorte qu'avec les quatre années non enregistrées, j'ai certainement dépassé de loin les 100.000 kilomètres, mon année record étant 1940, avec plus de 7.000 bornes.

Sur ces 100.000 kilomètres, il y en a au moins 20.000 roulés à tandem avec ma femme, moi-même tenant la direction d'un bras, ce qui est plus facile qu'on ne le peut supposer. De la sorte, nous avons fait des voyages de plus de 1.500 kilomètres, dans toutes les régions, même les plus difficiles.

Fixé à Pau depuis cinq ans, je roule beaucoup plus en montagne qu'en plaine.

Je ne raconte d'ailleurs pas tout cela par gloriole mais pour démontrer que la perte d'un bras, pour si grave qu'elle soit, ne fait pas d'un homme un complet invalide, comme le crurent beaucoup de mes camarades devenus manchots entre 1914 et 1918.

Si quelqu'un de nos jeunes camarades cyclotouristes a eu le malheur de rentrer de la dernière guerre avec un bras en moins, qu'il ne se frappe pas et qu'il ne se croit pas perdu pour le vélo.

Je lui confierai ce détail paradoxal que, durant les plus rudes efforts en montagne, j'en arrive à oublier mon handicap !

André BACH